

Du pronom et de la considération

Démarrer en pédagogie Freinet, ouh ! la la ! Tu aurais envie, mais tu as peur d'y passer tes jours et tes nuits, dans l'incertitude de ne pas y arriver. Et puis par quoi faut-il commencer ? Les fichiers, le quoi de neuf, les conseils, la libre circulation, les ateliers philos, la recherche mathématique, l'expression libre, tout à la fois au risque de se noyer au milieu du fleuve ?

Vite, une bouée, je te propose de commencer par « parler avec. Pas parler aux... » Parler avec les élèves, parler avec les collègues Freinetiques locaux..., parler avec les parents. Les écouter. Entendre leur point de vue. Quand c'est possible, ouvrir sa classe et accepter la venue d'autrui (pas l'inspecteur, car souvent, lui, ne parle à personne, il faut vraiment quelqu'un qui vienne avec un regard bienveillant). Mais comment savoir si je « parle avec » ou si je « parle aux » ?

Pour les parents, c'est très simple : si quand tu penses aux adultes qui attendent les enfants à la sortie de l'école, le mot qui t'est venu spontanément à l'esprit c'est parent, c'est bon signe. Si c'est famille, c'est mauvais signe. En ZEP, par exemple, il est toujours écrit « famille », à la place du mot parent : c'est un signe manifeste de mépris.

Pour les élèves, fais ce test : lorsque tu parles : est-ce que tu utilises les verbes conjugués à la première ou à la deuxième personne ?

« On va aux toilettes ! On se lave les mains ! Après, on va aller en récréation ! »,

« On prend son crayon bien taillé, sa règle et on trace ! »

« Ça a sonné, on range les ballons et on y va ! »

Si tu dis « on » à tout bout de champ lexical, c'est que tu « parles aux », tu ne nommes pas l'interlocuteur en tant que sujet agissant. Cet indéfini définit l'autre comme objet de la parole, et non pas comme sujet d'un échange. Oui, mais quand je dis ça, c'est que je parle au groupe ! (me répondent les enseignants de primaire), oui, mais je parle comme

ça parce que c'est plus simple (me rétorquent ceux de maternelle). Non, c'est un chemin à parcourir : les pronoms personnels, qui désignent l'autre comme personne ou comme groupe digne de considération, sont pour moi le début de la réflexion qui permet de s'approprier les techniques Freinet.

Par exemple, dans bien des classes, les règles, les lois sont affichées :

« On ne parle pas sans demander la parole. »

Pourtant, l'enseignant ne fait que ça à longueur de journée, le « on » ne désigne que les élèves... Si lorsque tu écris les lois de la classe avec les élèves, tu t'interroges sur chaque loi, pour savoir si toi-même, en tant qu'enseignant, tu vas la respecter, la loi et si tu en parles avec les élèves, le « on » devrait disparaître, mais au profit d'une sincère réflexion sur ta place et ta responsabilité dans le groupe classe. En leur disant « vous », en lui disant « tu », petit à petit, il leur sera possible de dire « je » dans la classe. Possible pour les élèves, possible aussi pour l'enseignant de dire, de faire, de devenir quelqu'un qui accompagne en écoutant.

Là encore, dans tous les textes administratifs, le mépris de ce que nous sommes effleure la langue de nos chefs : inspection, notation, hiérarchie, barème, classement... Ce registre de langue militaire montre bien à quel point nous sommes des troupes à conduire, de programmes en directives, comme en 14 dans les tranchées. Lang nous avait envoyé le livre : « Qu'apprend-on à l'école, qu'apprend-on au collègue », Ferry nous envoie une « lettre à ceux qui aiment l'école ». Qu'y a t'il de commun entre les deux titres ? L'indéfini de leur intitulé. Démarrer en pédagogie Freinet permet de ne jamais plus être « ceux », jamais plus être « on » et, en cherchant notre chemin, permettre aux élèves de trouver le leur, ensemble, au travers de nos doutes et de nos espoirs.

Véronique Decker